

Être un ovin malade en Bas-Berry (fin XVIII^e – milieu XX^e siècle)

Nicolas BARON

Laboratoire de Recherche Historique Rhône-Alpes (LARHA),
UMR 5190 Université Lyon 3, Institut des Sciences de l'Homme
14 avenue Berthelot, F-69363 Lyon Cedex 07
nicolazig@gmail.com

Publié le 31 décembre 2015

Baron N. 2015. — Être un ovin malade en Bas-Berry (fin XVIII^e – milieu XX^e siècle). *Anthropozoologica* 50 (2): 87-97. <http://dx.doi.org/10.5252/az2015n2a2>

RÉSUMÉ

Reprenant le « point de vue animal » adopté par un nombre grandissant de chercheurs, cet article s'efforce de reconstituer le vécu des ovins de l'Indre confrontés à la maladie entre la fin du XVIII^e siècle et le milieu du XX^e siècle, en s'appuyant sur les archives locales et en les mettant en relation avec les publications des vétérinaires, des zootechniciens et des éthologues. Les « bêtes à laine », qui ont constitué un cheptel très nombreux et un pilier essentiel de l'économie bas-berrichonne, furent longtemps sous la menace de graves affections. La progressive et inégale amélioration de leur état sanitaire sur cette période tient bien plus aux progrès des conditions d'élevage et à la prophylaxie qu'à des traitements encore balbutiants et reste, dans tous les cas, soumise aux ressources financières des éleveurs. À travers l'étude de l'animal malade se dessinent, au final, les grandes lignes d'une condition animale dans le passé.

MOTS CLÉS
Point de vue animal,
ovins,
Berry,
élevage,
bergerie,
maladies animales,
vétérinaire.

NDLR

Le Comité de Lecture d'*Anthropozoologica* précise que la posture « animaliste » affichée par l'auteur dans l'introduction de son article n'engage que lui. Le Comité considère en effet : 1) qu'il est, en toute rigueur scientifique, impossible de connaître le « point de vue de l'animal » ; et 2) que le contenu de l'article ne doit heureusement rien à l'adoption d'un tel point de vue.

ABSTRACT

Being a sick ovine in Bas-Berry (end of the XVIIIth – mid XXth centuries).

The purpose of this article is to make use of the “animal viewpoint”, which has been adopted by a growing number of researchers, to reconstruct the experience of Indre sheep affected by the disease from the late eighteenth to the mid-twentieth centuries. To this end, we rely on local archives and reinterpret them in the light of writings by veterinarians, animal scientists and ethologists. Sheep, which made up a very large livestock and played a key role in the Bas-Berry’s economy, were for a long time victims of serious diseases. The gradual and uneven improvement in their health status over one and a half centuries owes much more to the progress of rearing conditions and prophylaxis than to treatments, which were still in a budding stage and depended to a large extent on sheep farmers’ financial resources. In the final analysis, the study of sick animals provides us with vital insights into the understanding of the animal condition in the past.

KEY WORDS

Animal viewpoint,
ovine,
Berry,
breeding,
sheepfold,
animal diseases,
veterinary.

NDLR

The Scientific Board of *Anthropozoologica* specifies that the “animal” position stated by the author in the introduction of his article only commits himself. The Scientific Board actually considers: 1) that it is, in total scientific rigor, impossible to understand the “animal point of view”; and 2) that the content of this article fortunately does not owe anything to the adoption of such a point of view.

INTRODUCTION

Le Berry fut, pendant des siècles, « le territoire de la brebaille » (Chaumeau 1566: 40). Au milieu du XIX^e siècle, dans le seul département de l’Indre (ancien Bas-Berry), les effectifs frôlent le million d’individus et une grande partie des surfaces non cultivées sert de pacages pour les troupeaux qui alimentent en matières premières (laine, fumier, peau, viande...) les populations et les industries locales et nationales, telles les draperies de Châteauroux et de Reims, la parcheminerie de Levroux ou encore la mégisserie d’Issoudun. Ce cheptel est très majoritairement constitué d’ovins de race Berrichonne de l’Indre (selon le standard fixé en 1895), qui se caractérise par son exceptionnelle rusticité, sa fécondité élevée et certains traits physiques comme la petite taille, la couleur blanche, l’absence de cornes... (Morisset 1934; Morin 1954). Cet article s’intéressera à la santé de ces ovins bas-berrichons, celle-ci étant un reflet assez fidèle de la manière dont ces animaux de rente sont élevés. Plus précisément, il cherchera à mettre en évidence ce que signifie être un ovin malade dans l’Indre des années 1780 aux années 1940.

Il s’agit donc ici d’adopter le « point de vue animal », un choix épistémologique revendiqué par un nombre grandissant de chercheurs en sciences sociales et humaines (Bailly 2007; Despret 2009; Burgat 2012) et surtout par de nombreux éthologues dont la discipline a été pionnière dans la mise en œuvre de ce positionnement novateur. Des moutons de Thelma Rowell aux éléphants de Cynthia Moss, de plus en plus d’espèces animales sont ainsi étudiées par les spécialistes du comportement à partir du « point de vue » des bêtes (Moss 2000; Rowell 2000). C’est le cas du professeur Bernd Heinrich qui, dans son *Mind of Raven*, a considéré que ce n’était qu’en essayant de « se mettre à la place » du corbeau (et non d’anthropomorphiser celui-ci) qu’il pouvait mieux le comprendre et rendre ainsi compte du comportement

individuel et collectif de cet oiseau (Heinrich 2000). Par ses caractéristiques intrinsèques et par l’intensité et la diversité de ses relations avec l’homme, le chien constitue un animal de choix pour les éthologues et dernièrement plusieurs d’entre eux, comme Monique Udell ou Adam Miklosi, ont repris des problématiques induites par ce positionnement et se sont donc interrogés sur ce que ce fidèle compagnon voit, ressent, exprime et sur ses modes d’actions, de réactions et d’interactions à partir de l’échelle individuelle et plus seulement celle de l’espèce (Miklosi *et al.* 2014; Udell *et al.* 2014).

Appliqué à l’histoire, ce « point de vue animal » consiste, comme l’a conceptualisé et mis en œuvre Eric Baratay (Baratay 2012a, b, 2013), à essayer de reconstituer la condition des animaux dans une situation historique, ces existences n’étant pas identiques selon les époques, comme l’a démontré l’historien Jean-Marc Moriceau au sujet des loups, dont certains furent anthropophages dans la France moderne (Moriceau 2007). D’autres travaux historiques ont depuis interrogé l’idée de l’animal en tant qu’acteur de son histoire et de l’Histoire, qu’ils portent sur les vaches dans l’Angleterre du XVI^e siècle ou les chiens lors de la Grande Guerre (Fudge 2013; Pearson 2013).

Ce positionnement zoocentré est nouveau par rapport à la manière dont l’histoire des animaux a été abordée jusqu’à présent. En effet, si l’animal a pris grâce aux yeux des historiens depuis une trentaine d’années, celui-ci a généralement été étudié dans l’unique perspective de mieux comprendre les sociétés humaines. Dans les ouvrages, tous très pertinents, consacrés aux animaux, on apprend beaucoup sur les politiques d’éradication menées par les hommes, sur les controverses scientifiques, sur les problématiques socio-économiques ou sur les représentations humaines, mais assez peu sur l’animal lui-même (Agulhon 1981; Delort 1984; Pastoureau 2007). Cet anthropocentrisme, en négligeant le versant animal des relations entre les hommes et les animaux, se prive paradoxalement de la possibilité de comprendre une partie des attitudes

humaines qui, pour certaines, peuvent être des réactions aux comportements des animaux, les relations entre tous ces êtres vivants n'allant pas que dans un sens. Ce choix, tout à fait légitime par ailleurs, de se concentrer sur les préoccupations humaines est particulièrement sensible en ce qui concerne l'étude de la santé des animaux d'élevage, puisque l'accent y est généralement mis sur les hommes qui en ont la charge, à travers des questions comme celle de l'institutionnalisation de la profession de vétérinaire ou celle de la mise en place des mesures de police sanitaire (Théodoridès 1986 ; Hubscher 1999 ; Blancou 2000 ; Vallat 2009).

En opérant ce « décentrage » (Domanska 2010: 118) par rapport aux préoccupations habituelles en histoire, il n'est nullement question de verser dans l'anthropomorphisme mais bien de saisir l'animalité dans un contexte donné, de se « poser les questions qui importent pour l'animal » (Despret 2013: 30). Pour répondre à ces problématiques parfois déstabilisantes, l'historien doit travailler avec la même rigueur que lorsqu'il étudie les hommes, en particulier les populations qui ont laissé peu de documents comme les paysans, les esclaves ou les enfants. Il lui faut, en particulier, mobiliser les sources de toutes natures où les animaux apparaissent et retourner le regard critique porté sur ces documents en ne conservant que les éléments qui nous renseignent sur la réalité de la vie de l'animal au détriment des considérations scientifiques, économiques ou politiques proprement humaines.

Le choix épistémologique du « point de vue animal » pour étudier la condition des ovins bas-berrichons malades entre la fin du XVIII^e siècle et le milieu du XX^e siècle aboutit donc nécessairement à une problématique, une documentation, une méthodologie et des conclusions différentes de celles que peut impliquer une approche plus classique, comme pourrait être celle sur les aspects sanitaires de l'élevage ovin. Cela est sensible lorsque l'on traite des ovins souffrants puisque l'approche zoocentrée se focalise sur ce que ressent, ou au moins manifeste, l'animal, alors que l'autre point de vue portera davantage son attention sur les agents pathogènes. De même, si l'on se penche, par exemple, sur la question des traitements curatifs dont bénéficie (ou que subit) l'ovin souffrant, l'adoption du « point de vue animal » implique ainsi d'essayer de retrouver les modalités pratiques (manipulation de l'animal, aspects des produits utilisés, techniques d'administration...) et les effets des divers soins sur la physiologie et le comportement de l'animal, voire à s'interroger sur l'hypothèse d'une auto-médication ovine. Pour ce faire, il faut s'appuyer sur les descriptions détaillées de certains éleveurs et des vétérinaires locaux et les éclairer à la lumière des travaux des éthologues comme Raymond Paquay ou Thelma Rowell, qui ont observé attentivement l'espèce ovine (Rowell 1993, 2000 ; Paquay 2003a, b). À l'inverse, une approche plus anthropocentrée privilégiera, à partir d'une littérature peut-être plus théorique, les enjeux proprement humains tels que le rapport coût/bénéfice du traitement pour l'éleveur, ou bien encore les débats entre savants sur l'intérêt de tel ou tel soin par rapport aux conceptions dominantes. Par ailleurs, sur le plan rédactionnel, le choix du « point de vue animal » oblige à faire de celui-ci le sujet du texte et à construire la

réflexion par rapport à son vécu, en choisissant par exemple des titres mettant en évidence l'existence concrète de l'ovin malade, alors que dans l'autre option, ce seront les idées et les actes des hommes qui seront placés au cœur du sujet. Au final, selon le positionnement choisi, se dégagent donc deux images différentes des ovins, images plus complémentaires qu'antagonistes, car elles sont le reflet de la relation à double sens qu'entretiennent les hommes et ces animaux : d'un côté, l'image de « bêtes à laine » en tant qu'êtres vivants, souffrants et agissant, de l'autre côté celle d'animaux plus passifs et servant de supports à un discours sur les sociétés humaines.

LES OVINS MALADES

Pour comprendre le vécu des ovins malades, il faut d'abord porter son attention sur deux échelles, celle de l'individu qui ressent un ensemble de symptômes d'intensité inégale et celle du cheptel dans lequel les affections provoquent des dégâts plus ou moins considérables.

DES INDIVIDUS SOUFFRANTS

Lorsqu'un ovin du Bas-Berry tombe malade entre les années 1780 et les années 1940, il ressent une altération, plus ou moins prononcée, de son état de santé et manifeste un certain nombre de signes cliniques qui attirent l'attention des hommes. Les sources font ainsi apparaître que l'animal malade peut subir une hyperthermie accompagnée de frissons et de palpitations, des écoulements buccaux et nasaux doublés parfois d'une toux et de difficultés respiratoires, des troubles digestifs (diarrhées, vomissements), le développement d'œdèmes, d'aphtes, de boutons ou d'abcès sur diverses parties de son corps (pieds, tête, gorge...) et, parfois même, des hémorragies externes par les orifices naturels (anus, bouche, narines...). Ces divers symptômes, qui indiquent parfois des lésions internes profondes (atteintes au foie ou à la rate, septicémie, encéphalite...), occasionnent des troubles du comportement chez l'animal. Il risque ainsi de souffrir d'un prurit abîmant sa toison et sa peau, ce qui diminue fortement sa résistance aux diverses agressions (froid, humidité, insectes...). Il peut subir également une boiterie si prononcée qu'il en vient parfois à marcher sur ses « genoux ». Parfois, il est victime de convulsions, comme cet agneau atteint du tournis : « La tête se tend en avant, les yeux sont grand ouverts, d'abord fixes, et les paupières immobiles ; au bout d'un moment les globes pirouettent dans leur orbite et les paupières sont agitées convulsivement et avec précipitation. [...] La marche s'accélère progressivement et de plus en plus ; elle semble passer par tous les degrés de la vitesse possible, en même temps que le cercle décrit se resserre davantage ; bientôt, marchant à pas très précipités, il tourne un instant sur lui-même et tombe à la renverse. » (Brunet 1875: 35). Les ovins malades s'affaiblissent et « deviennent maigres, efflanqués, pauvres, traînants, perdant leur laine et représentant la misère dans ce qu'elle a de plus hideux » (Bulletin de la Société d'Agriculture de l'Indre [B.S.A.I.] 1833: 75). Ils émettent parfois des bêlements qui leur permettent d'extérioriser leur douleur et de communiquer

TABLEAU 1. — Maladies ovines revenant le plus souvent dans les sources étudiées.

Maladies et noms locaux	Agents pathogènes	Symptômes et Lésions	Durée et Terminaison
Gales	Acariens psoroptes et sarcoptes qui parasitent l'épiderme. Contagieux par contact.	Rougeurs surtout sur le dos ou plaques noires sur la tête. Prurit intense. Chute de la laine. Marques sur la peau.	Des mois voire des années. Mort rare.
Clavelée « picotte » « vérole » « variole »	Virus très contagieux par contact ou inhalation.	Boutons violacés. Fièvre élevée. Problèmes respiratoires et digestifs.	Quelques semaines. Perte de la vue. Mort fréquente (surtout chez l'agneau).
Piétin « crapaud » « pesogne »	Bactéries très contagieuses par contact.	Inflammation puis infection du pied. Chute de l'onglon. Boiterie.	Quelques mois. Mort rare. Boiterie parfois définitive.
Fièvre aphteuse « cocotte » « maladie aphtongulaire »	Virus très contagieux par contact ou inhalation.	Aphtes dans la bouche et surtout sur les pieds. Fièvre. Boiterie. Myocardite (chez l'agneau).	Quelques semaines. Mort rare (sauf si myocardite).
Distomatose « pourriture » « cachexie aqueuse » « douve »	Vers <i>Fasciola hepatica</i> ingurgités lors du pâturage sur des terrains humides et parasitant le foie et les canaux biliaires.	Pâleur des tissus. Œdème sous-maxillaire. Chute de la laine. Destruction du foie.	Plusieurs mois. Mort fréquente.
Fièvre charbonneuse « mouroy rouge » « sang de rate »	Bactérie <i>Bacillus anthracis</i> présente dans certains sols et ingurgitée lors du pâturage.	Tumeur noirâtre. Hémorragies. Convulsions. Gonflement de la rate.	Quelques minutes à quelques heures. Mort quasi-certaine.
Tournis « lourderie » « basinerie »	Larve du ténia du chien, ingurgitée lors du pâturage, se fixant dans le cerveau puis grossissant considérablement.	Lésions cérébrales. Troubles locomoteurs. Cécité.	Quelques semaines. Mort certaine (sauf si trépanation).
Rage « hydrophobie »	Virus transmis par une morsure de loup, chien...	Lésions cérébrales. Troubles locomoteurs. Agressivité. Voix modifiée. Salivation abondante.	Quelques jours. Mort certaine quand les symptômes se manifestent.

avec leurs pairs qu'ils ne peuvent suivre, alors même que le grégarisme et le contact visuel permanent entre les membres du troupeau sont des traits essentiels des ovins (Paquay 2003a).

L'animal malade ne parvient pas toujours à reprendre le dessus et trépanse. L'évolution de la maladie et l'agonie peuvent être longues, comme dans le cas de la distomatose. Parfois, cependant, les ovins meurent d'une façon particulièrement foudroyante comme en témoigne ce décès provoqué par la fièvre charbonneuse : « L'invasion est subite, c'est-à-dire qu'on ne s'aperçoit de la maladie qu'au moment où l'animal est frappé à mort : alors il s'arrête et paraît étourdi ; il écarte les jambes comme pour mieux se soutenir ; il se balance pendant quelques secondes, chancelle et tombe mort ou agonisant. » (Herpin 1836: 3).

Pour l'historien, il n'est pas toujours aisé de poser un diagnostic a posteriori sur des troubles qui sont parfois décrits et nommés de façon imprécise, comme le mystérieux « mouroy-blanc », ou qui ont pu être confondus avec d'autres, l'absence de référence à la tremblante pouvant s'expliquer par une assimilation aux symptômes de la gale. Le Tableau 1 met ainsi l'accent sur les maladies ovines qui reviennent le plus souvent dans les sources.

UN CHEPTEL MENACÉ

À l'échelle de la population ovine de l'Indre, la période qui s'étend de la fin du XVIII^e au milieu du XX^e siècle est marquée par la survenue de maladies d'ampleur inégale, des affections ponctuelles comme la rage étant loin d'avoir le même impact que des épizooties majeures comme celles causées par la clavelée, « la maladie la plus redoutable pour les bêtes à laine » (B.S.A.I. 1814: 61). Globalement, la situation sanitaire des ovins connaît une amélioration notable, même s'il existe de fortes inégalités entre les individus.

Jusqu'aux années 1860, les « bêtes à laine » bas-berrichonnes vivent sous la menace constante d'un trio mortifère composé de la clavelée, de la distomatose et, à un moindre niveau, de la fièvre charbonneuse. La clavelée frappe ainsi en 1802-1803, 1806, 1810-1811, 1813, 1818, 1830, 1834, 1838-1839, 1841-1843, 1852-1859 et 1862 et est, à chaque fois, capable de faire « périr un quart, un tiers, même une moitié du troupeau » (B.S.A.I. 1835: 75). La distomatose, elle, est enzootique dans une partie de l'Indre mais prend parfois une dimension exceptionnelle, comme en 1816-1817 à la suite des précipitations abondantes liées aux perturbations climatiques causées par l'explosion du volcan Tambora en

TABLEAU 2. — Évolution des effectifs ovins dans l'Indre entre 1804 et 1876.

Années	1804	1822	1852	1876
Effectifs ovins	917 554	721 104	926 508	629 230
Écart	-196 450	(-21,40 %)	-297 278	(-32,10 %)

Indonésie en 1815 (Baron 2014: 114-116). Le charbon est plus localisé mais peut détruire parfois toute une bergerie comme chez M. Pigelet à Montierchaume, qui perd ses 452 ovins en 1856. Ce milieu des années 1850 constitue, il est vrai, une période particulièrement difficile pour les ovins qui doivent affronter au même moment la clavelée et la distomatose, celles-ci occasionnant des pertes dramatiques (10 300 morts causés par la distomatose pour le seul canton de Valençay en 1855). La survenue de ces maladies a un impact négatif évident sur les effectifs ovins en Bas-Berry. On constate en effet qu'entre les recensements de 1804 et 1822, le cheptel a perdu près de 200 000 têtes et qu'après trois décennies de reconstitution, près de 300 000 animaux disparaissent à nouveau, soit un tiers des effectifs, entre 1852 et 1876 (Tableau 2).

Le dernier tiers du XIX^e siècle et la première moitié du XX^e siècle sont un tournant positif pour la santé des ovins, qui bénéficient des progrès zootechniques et vétérinaires sur lesquels nous reviendrons. Certes la distomatose frappe encore périodiquement comme en 1871, en 1893 et surtout en 1910-1911 où elle emporte 44 000 animaux à la suite des inondations. Cependant, la clavelée disparaît après 1862, à l'exception d'un épisode bénin dans une bergerie en 1894, et la fièvre charbonneuse ne survient plus que très ponctuellement. Les documents laissent donc davantage de place à des affections qui existaient déjà mais qui occasionnent des pertes moindres. Il en est ainsi de la gale qui fut présentée, au début du XIX^e siècle, comme « la plus commune de toutes ces maladies » (D'Alphonse 1804: 191) mais sur lesquelles les sources étaient assez peu prolixes. Quand, en 1939-1940, une épizootie de gale psoroptique contamine le cheptel de l'Indre à la suite de l'arrivée de troupeaux parasités déplacés de Moselle, l'affaire prend une dimension médiatique et judiciaire inédite. La peste bovine et la fièvre aphteuse, qui sont des maladies très contagieuses, mais pour lesquelles les ovins servent surtout de réservoirs aux virus, sont elles aussi mieux documentées après les années 1870. La « cocotte » survient ainsi en 1872, 1883, 1900-1901, 1906-1907, 1912-1914, 1919-1921, 1926, 1931-1932 et 1937-1938. Celle de 1919-1921 touche plus de 12 000 ovins dans plus d'une centaine de communes (Fig. 1) mais ne provoque, au final, qu'une dizaine de décès déclarés. Si la dépecoration se poursuit entre 1870 et 1940 (Fig. 2), celle-ci le fait à un rythme plus modéré et s'explique sans doute davantage par les mutations socio-économiques.

Il existe, au sein de la population ovine, une inégalité des chances très marquée face aux maladies. En raison de leur âge, de leur sexe ou de leur race, ces animaux présentent une inégale sensibilité aux agents pathogènes, et donc des

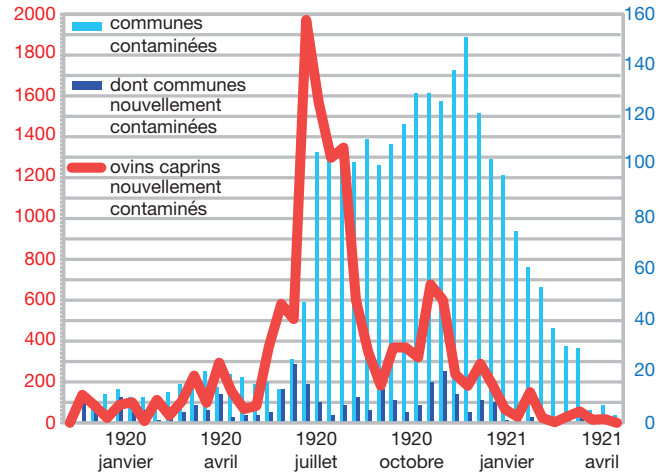


FIG. 1. — L'épizootie de fièvre aphteuse dans l'Indre, 1919-1921.

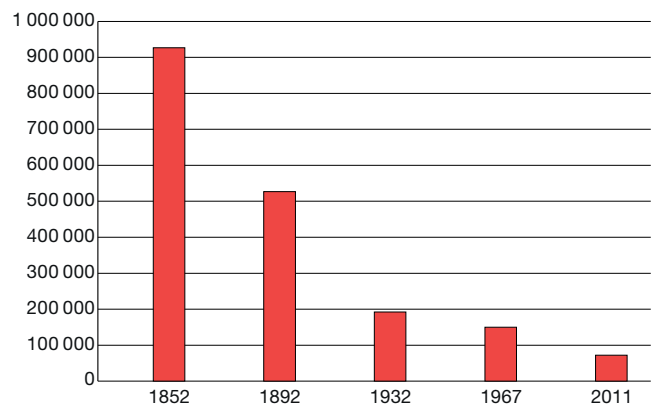


FIG. 2. — Évolution du nombre d'ovins dans l'Indre de 1852 à 2011.

taux de morbidité et de létalité très contrastés. La classe d'âge la plus menacée par les maladies est incontestablement celle des jeunes. En effet, les agneaux surtout et, à un degré moindre, les antenais (âgés d'un à deux ans) sont les plus susceptibles de contracter et de périr du tournis, de la clavelée et même de la fièvre aphteuse. Les brebis gestantes et allaitantes sont également plus fragiles que les moutons ou les béliers, tandis que la race locale semble bien plus résistante que les animaux dits « perfectionnés » originaires d'Angleterre ou d'Espagne. Enfin, le lieu de vie, plus précisément la région naturelle, influe sur la santé des ovins puisque ceux de la Champagne berrichonne, au sol sec et calcaire, sont plus souvent soumis aux affres de la fièvre charbonneuse et du tournis que ceux de la Brenne, région marécageuse, qui doivent, eux, affronter la distomatose. Il est, en revanche, difficile de mettre en évidence des disparités selon la richesse du propriétaire, toutes les bêtes à laine du fortuné M. Bertrand-Boislarge étant ainsi mortes de la distomatose en 1853, même s'il est vrai que ce sont les ovins des grands domaines qui bénéficieront des premiers progrès zootechniques et vétérinaires de la seconde moitié du XIX^e siècle.

UNE VIE D'OVIN

L'état de santé, longtemps très précaire, de nombreux ovins bas-berrichons s'explique avant tout par les conditions dans lesquelles ils sont contraints de vivre. L'approche zoocentrée offre ici la possibilité de mieux saisir la réalité des différents aspects de la vie quotidienne de ces animaux, en particulier les améliorations concernant leur alimentation et leur logement et favorisant une diminution de la morbidité et de la mortalité constatées précédemment.

SORTIR

Jusqu'aux premières décennies du XX^e siècle et la mise en place d'une stabulation hivernale en continu, les troupeaux passent la plus grande partie de leurs journées hors de la bergerie. C'est le cas en été où ils ne sont rentrés qu'à la nuit tombée et pendant la chaleur méridienne, mais aussi en hiver en raison de l'insuffisance des réserves fourragères. Les ovins fréquentent, selon les époques de l'année et les moyens des éleveurs, des espaces très divers et souvent inaptes aux productions céréalières ou à l'élevage d'animaux plus exigeants comme les chaumes, les landes, les zones marécageuses ou bien les bas-côtés des chemins (Fig. 3).

Pendant cette partie de leur existence passée en extérieur, les ovins sont soumis aux excès climatiques qui peuvent favoriser l'apparition puis le développement de certaines maladies. Lors de l'hiver 1910-1911, les pluies exceptionnellement fortes favorisent le développement du parasite responsable de la distomatose et donc une forte hausse des décès, en particulier en Brenne où les travaux de drainage sont alors inachevés (Baron 2014: 114-116). Les beaux jours ne sont pas exempts de dangers puisque c'est pendant la sécheresse estivale qui limite la croissance de la végétation que l'espèce ovine, véritable « rasoir des prés » (Heurtault de Lammerville 1786: 234), doit brouter au plus près du sol et risque donc d'absorber les spores du redoutable *Bacillus anthracis* remontés à la surface par la faune souterraine ou les inondations hivernales.

À une époque d'apogée numérique des animaux et alors que la séparation entre espèces est encore très limitée (Baratay 2008), les ovins fréquentent quotidiennement d'autres animaux, potentiellement porteurs de maladies. C'est le cas des chiens de troupeaux qui sont une menace potentielle, puisque ces derniers peuvent transmettre le tournis aux ovins par l'intermédiaire des ténias contenus dans leurs excréments et ingurgités lors de la dépaissance (Tableau 1). Les foires sont un moment particulièrement critique pour la santé des troupeaux puisqu'elles rassemblent des effectifs considérables, 25 000 têtes à Vatan en 1883, et favorisent des contacts physiques responsables de la contagion, comme en 1853 où le virus de la clavelée profite des rassemblements marchands pour passer d'un animal à un autre.

LOGGER

La bergerie est un lieu essentiel dans la vie des ovins bas-berrichons puisque c'est là que ces animaux se reposent pendant la nuit, qu'ils sont protégés des menaces des prédateurs et du mauvais temps et qu'ils sont censés recevoir des fourrages et divers soins.

Malheureusement, jusqu'à une période avancée du XX^e siècle, les ovins doivent se contenter d'« une caverne infecte et ténébreuse » (Heurtault de Lammerville 1786: 58) en raison du manque de moyens des éleveurs ou de l'idée que l'animal ne peut prospérer qu'en étant immobile et plongé dans la pénombre et la moiteur. Les ovins se retrouvent entassés dans un local trop petit et sans aération, cette promiscuité étant source d'inconfort et de stress et favorisant la diffusion de la clavelée ou de la gale. Le fumier, rarement évacué et même volontairement humidifié afin d'accélérer la fermentation, fait de ces locaux des étuves nauséabondes où les animaux ne peuvent que contracter des affections respiratoires et des infections aux pieds. Les ovins ont, de plus, à souffrir de la cohabitation, potentiellement pathogène, avec d'autres espèces. Ces hôtes peuvent être soit des animaux domestiques, comme en 1871 où l'introduction dans une bergerie d'une vache atteinte de la peste bovine afin de la « réchauffer » contamine des dizaines de brebis, soit des hommes, étant donné que « l'hiver, ces bergeries servent de dortoirs à des bandes de chemineaux, véritables véhicules des microbes propres aux maladies des moutons, puisque ces hébergés d'une nuit viennent de séjourner dans une bergerie contaminée peut-être ! » (B.S.A.I. juillet 1907: 242).

Très progressivement, les ovins voient leurs conditions de logement s'améliorer. L'extension des surfaces bâties, la multiplication et l'agrandissement des ouvertures (portes, fenêtres...), la création de locaux séparés selon le type d'ovins et le meilleur entretien des locaux permettent, en effet, aux bêtes à laine de bénéficier de davantage de luminosité, d'un espace plus vaste et d'un air moins vicié et moins moite. Ces progrès zootechniques réduisent les risques de maladies comme la gale dont le déclin au XX^e siècle va de pair avec la réduction de la chaleur et de l'humidité dans les bergeries et avec celle des contacts entre les individus.

Toutefois, ces progrès sont très lents et inégaux puisque ce sont d'abord les troupeaux appartenant aux propriétaires les plus aisés qui en bénéficient comme le prouvent, au XIX^e siècle, les prix distribués au marquis de Barbançois ou à Ferdinand de Lesseps pour la qualité de leurs bergeries. Pour les troupeaux des éleveurs modestes, le changement est moins évident, d'autant plus que la marginalisation économique progressive de l'élevage ovin au profit de la grande culture n'encourage pas les éleveurs à moderniser cette partie de leur exploitation.

MANGER

Bien que réputés pour leur exceptionnelle rusticité, les ovins de l'Indre sont régulièrement confrontés à la sous-alimentation. Ils en pâtissent surtout pendant l'hivernage où les fourrages sont insuffisants et trop peu diversifiés, puisqu'aux troupeaux de l'Indre, « on ne sait donner que foin, paille, avoine ou bien avoine, foin, paille et toujours et pour tous » (B.S.A.I. 1858: 57). En bergerie, les ovins doivent se contenter trop souvent d'une eau malsaine et de fourrages de mauvaise qualité et jetés sur le sol, si bien que le moment du repas ressemble à une mêlée (Rowell 1993) où les animaux les plus fragiles (agneaux, brebis pleines, ovins malades...) ont les plus grandes



Fig. 3. — Bergère avec son chien et ses moutons (Archives départementales de l'Indre, cote 48 JB 495).

difficultés à accéder à une nourriture, qui plus est, piétinée et souillée. Dès lors, tout est bon pour se sustenter telles les feuilles de certains arbres (frêne, noisetier, gui...) que les ovins consomment l'hiver après que les éleveurs en ont fait provision, ainsi que le constate la petite Fadette lorsqu'elle se rend auprès d'« une taille où Madelon faisait de la feuille pour ses moutons » (Sand 1849: 112).

Les inégalités alimentaires sont particulièrement fortes entre les individus du cheptel bas-berrichon. Selon leurs caractéristiques individuelles (âge, sexe, race...) et selon les lieux où ils vivent (régions naturelles, domaines...), tous ne sont pas nourris dans les mêmes proportions ou selon leurs besoins spécifiques. Certains ovins sont souvent privilégiés tels les brebis qui reçoivent « le meilleur fourrage pour la fin de leur portée et pour le mois qui suit la naissance des agneaux » (Heurtault de Lammerville 1786: 68) et les jeunes à qui sont parfois distribués « le fourrage le plus fin », « une ration de betteraves hachées très minces, avec un mélange d'avoine concassée » et « une boisson blanchie avec de la farine d'orge » (B.S.A.I. 1849: 48).

Ces pénuries fourragères occasionnent chez les ovins des problèmes de santé et, d'abord, un amaigrissement prononcé, surtout au sortir de l'hiver. Dans la Brenne, où les ovins sont « réduits, dès l'automne, à ne plus vivre que du broutement de la bruyère, de la brumale, de l'ajonc, du genêt et des roseaux dans les étangs. » (B.S.A.I. mai-juin 1899: 328), les hommes constatent ainsi, avec une certaine peine, que l'animal est si amaigri que ce n'est plus qu'une « charpente osseuse recouverte de la peau » (B.S.A.I. novembre-décembre 1899: 449). L'organisme, sous-nourri et carencé, devient très sensible aux agents pathogènes, tels les parasites de la distomatose, très présents dans cette région marécageuse et contre lesquels les

défenses immunitaires ne parviennent plus à résister. Dans les cas les plus extrêmes, les ovins sont si peu et si mal nourris qu'ils meurent littéralement d'inanition.

À partir du milieu du XIX^e siècle, les ovins voient leur situation alimentaire devenir progressivement moins fragile grâce à la modernisation de l'agriculture, aux innovations de l'industrie et à l'ouverture commerciale. Les ovins pacagent ainsi dans des parcelles plus riches, reçoivent des rations plus substantielles de foin et de sel et goûtent même à de nouveaux aliments comme la betterave. Ces progrès alimentaires ont des effets positifs sur la santé des ovins, ce dont se félicite M. Ratouis de Limay, président de la Société d'Agriculture de l'Indre, en 1901: « Aux moutons efflanqués qui vivaient de paille blanche et de foin trop mauvais pour les autres animaux et qui, du pied, écartaient les pierres pour ronger la racine de l'herbe que la veille ils avaient tondue jusqu'au collet, ont succédé de beaux troupeaux de races pures ou croisées, moins nombreux, peut-être, mais nourris d'herbes plus succulentes, moins vagabonds et donnant plus de viande, sinon plus de laine. » (B.S.A.I. 1901: 68).

LES OVINS AU CŒUR DES ENJEUX SANITAIRES

Quand les virus, bactéries et autres parasites infectent un individu, un troupeau, voire une partie du cheptel ovine de l'Indre, les animaux se retrouvent au centre de mesures sanitaires qui sont prises par les hommes et qui ont un impact considérable sur leur existence. L'adoption du « point de vue » de l'animal permet de mettre davantage en évidence l'impact des mesures prophylactiques et curatives sur le cours de son existence.

PRÉSERVÉS

Jusqu'à une période avancée du XX^e siècle, les ovins sont l'objet de pratiques inspirées par certaines croyances. Ils sont, par exemple, conduits à des cérémonies propitiatoires comme la fête de la saint Jean à la chapelle du Fer à Saint-Plantaire. Cette « véritable Mecque au petit pied » est, « tous les ans, le but d'un pèlerinage qu'accomplissent, dans l'intérêt de leur conservation, tous les bestiaux de l'extrémité du Bas-Berry [sic] » et où « les aumailles, les chevaux et les ânes, la plupart décorés de rubans et de vertes ramilles, précèdent les moutons et les brebis fraîchement tondus et soigneusement lavés. Guidée pieusement et en silence par ses maîtres, cette immense multitude, irréprochable dans sa tenue et comme pénétrée d'un sentiment religieux, défile processionnellement autour de la chapelle. » (Laisnel de la Salle 1875: 403, 404).

Plus efficaces sont les campagnes de vaccination préventive menées par les vétérinaires au XIX^e siècle. Les troupeaux vont ainsi bénéficier de la clavelisation (Hurtrel d'Arboval 1822) initiée localement sur les 4100 ovins du marquis de Barbançois en 1805-1806 puis adoptée très progressivement. Elle consiste à prélever le virus claveleux sur les boutons d'un animal modérément malade à l'aide d'une aiguille et à l'inoculer à un ovin en bonne santé afin de « substituer à la clavelée naturelle, si souvent meurtrière, une clavelée artificielle, généralement bénigne qui met pour l'avenir les animaux à l'abri des atteintes de cette maladie. » (Bénion 1874: 252), bien que des accidents surviennent dans les premiers temps. Les ovins de l'Indre vont également être vaccinés contre la fièvre charbonneuse à la suite des progrès de la microbiologie et des travaux de Pasteur, devenus célèbres par l'expérience de Pouilly-le-Fort (Bazin 2008: 159-196). Un troupeau de la commune de Brion subit ainsi, dès décembre 1881, « deux inoculations; la première se fait avec un virus très atténué, la deuxième, douze à quinze jours après la première, avec un virus moins atténué » par l'intermédiaire d'« une petite seringue de Pravaz » avec laquelle le vétérinaire Aumasson « injecte un huitième de centimètre cube » de produit dans une cuisse, puis dans l'autre. Les résultats sont très encourageants puisque seuls neuf animaux meurent du charbon sur les 234 vaccinés alors que la « perte moyenne dans les années précédentes [était] de 20 % » (B.S.A.I. 1881: 108). Quelques années plus tard, on peut d'ailleurs se féliciter que soient devenues « chimériques les craintes du sang de rate, cette maladie autrefois le fléau des bergeries du Berry. » (B.S.A.I. mai 1889: 110).

Les ovins sont également visés par d'autres mesures prophylactiques appliquées de plus en plus rigoureusement. Le changement de pâturage vise ainsi à éviter, soit les terrains humides où prospère la douve, soit les « champs maudits » contaminés par le bacille du charbon. La séquestration des animaux malades, normalement marqués, dans un local spécifique, est bien sûr bénéfique pour la santé générale du cheptel puisqu'elle permet de limiter la contamination par des virus comme ceux de la clavelée ou de la fièvre aphteuse, mais elle a aussi des conséquences fâcheuses sur le quotidien des ovins, qu'ils soient malades, suspects ou sains. Étant donné leur propension à rester à proximité du troupeau et de certains individus dont ils sont proches, l'isolement dans

un local spécifique doit être vécu par eux comme une épreuve stressante (Paquay 2003b). Lors des foires, dans un contexte d'épizootie, tous les ovins doivent passer par une entrée spéciale où un vétérinaire vérifie leur état de santé, ce qui occasionne évidemment des contacts et des bousculades. À cette occasion, certains ovins atteints de distomatose subissent une pratique visant à leur donner l'apparence de la bonne santé, à savoir « exciter mécaniquement ou à l'aide de substances spéciales les conjonctives de l'oeil pour les colorer » (B.S.A.I. octobre 1910: 386).

SOIGNÉS

À la lecture des sources dont nous disposons, il serait très hasardeux de parler d'automédication ovine. Si quelques documents indiquent que les bêtes à laine consomment parfois du genêt à balais, présent dans les landes qui couvrent une partie du Bas-Berry au XIX^e siècle et dont la teneur élevée en tanin pourrait avoir des effets bénéfiques sur les parasitoses gastro-intestinales (Paolini *et al.* 2003), ils présentent cette pratique comme un moyen de subvenir aux besoins nutritifs des ovins dans un contexte d'insuffisance fourragère. En réalité, les ovins malades sont soignés en priorité par les bergers mais, quand leur cas est sévère, les ovins reçoivent la visite de soigneurs extérieurs, d'abord celle des soigneurs traditionnels puis, à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, celle des vétérinaires qui s'imposent dans les campagnes (Bernard 1998; Hubscher 1999). Les ovins malades n'ont pas tous les mêmes chances en ce qui concerne les traitements, qui dépendent non seulement de l'époque à laquelle ils ont vécu, mais aussi de leur valeur marchande puisqu'il s'agit, pour l'éleveur, de « s'attacher de préférence aux bêtes les plus précieuses et négliger toutes celles qui présentent peu de ressources. » (Guillaume 1834: 8). Ainsi, quand le tournis touche le cerveau des ovins, il est possible d'ôter le parasite par trépanation mais celle-ci est réservée aux animaux de grande valeur.

Pour un ovin, un des premiers effets de sa maladie est la modification, quantitative ou qualitative, de son régime alimentaire. En 1860, un troupeau de Buzançais où sévit la fièvre charbonneuse est ainsi astreint à une diète sévère, afin de réduire un supposé « excès de sang » alors qu'à l'inverse, des ovins souffrant de distomatose, à Chassignoles en 1855, reçoivent un mélange de farine de seigle et d'avoine, d'écorce de saule et de chène en poudre et de proto-sulfure de fer. Les animaux doivent également boire des infusions (fleurs de sureau, sauge...), des toniques à base de quinquina et, surtout, du vin considéré comme « la panacée universelle » (Gilbert 1795: 64).

Selon leur affection, les ovins malades se voient appliquer des traitements sur diverses parties de leur corps. Les animaux tourmentés par la gale sont ainsi baignés (tête exceptée), après avoir été tondus, dans une eau chaude où est dissout un produit anti-acariens, généralement de l'arsenic. Cette méthode est efficace mais elle peut s'avérer toxique en cas de mauvais dosage, des agneaux ayant ainsi « le corps ramassé, les jambes raides, marchant avec peine, le flanc creux » après avoir subi un tel bain (Thuau de Beauchêne 1845: 314). Certains ovins dont les pieds sont infectés doivent marcher dans des bassins

placés devant les portes des bergeries et dans lesquels sont versés de l'eau et un produit désinfectant tels la chaux ou l'acide phénique (Fig. 4). Les ovins subissent également des saignées (Fig. 5) et des purges visant à évacuer les humeurs réputées corrompues ou en excès. En 1836, des animaux subissent ainsi, pendant plusieurs jours, un lavement composé d'une décoction de graines de lin ou de mauve et de vinaigre de vin et qui leur est administré de façon acrobatique : « l'opérateur, étant assis sur un tabouret peu élevé, saisit et enlève, par les jambes de derrière, une bête, qu'il assujétit entre ses genoux, le cul en l'air ; alors on lui insinue dans le fondement le manche d'une cuiller, on écarte les bords de l'anus, et l'on verse doucement, le long de la cuiller, le remède, qui est contenu dans une bouteille, et que l'on fait couler de cette manière dans le corps de l'animal. » (Herpin 1836: 23). Les ovins se voient aussi poser des sétons, c'est-à-dire des bouts de fil, des rubans de tissu ou des parties de plantes qui sont passés à travers la peau après que celle-ci a été percée de part en part par une aiguille afin d'évacuer certaines matières. Ils subissent également la cautérisation, qui consiste à détruire un tissu par le feu ou un agent chimique et qui est parfois utilisée, après morsure par un animal enragé, pour tenter d'empêcher la diffusion du virus rabique vers le système nerveux central. Dans les cas désespérés, les ovins sont soumis à l'injection de diverses substances n'occasionnant, le plus souvent, qu'inutiles souffrances. C'est ainsi qu'un agneau atteint par le tournis reçoit « une injection hardie d'huile de térébenthine dans les naseaux. À peine l'eut-il reçue qu'il tomba raide mort » (Heurtault de Lammerville 1786: 184).

Ce n'est qu'à la fin des années 1920 que les ovins voient arriver un traitement contre la trop fréquente distomatose, à savoir « l'extrait éthéré de fougère mâle qui contient un principe actif, la filicine, qui détruit la douve hépatique. » (B.S.A.I. 1926: 192). L'administration orale de ce vermifuge doit être désagréable pour l'ovins parasité puisqu'« un aide immobilise le sujet en lui écartant modérément les mâchoires, un autre introduit la sonde huilée ou graissée jusqu'à une certaine profondeur dans l'œsophage, au minimum de 26 à 30 centimètres, et le troisième verse le médicament à l'aide d'un entonnoir » (B.S.A.I. janvier 1914: 14). Quelques années plus tard, la procédure se simplifie, les ovins malades n'ayant plus qu'à avaler des capsules gélatinées pendant deux à trois jours.

APRÈS LA MALADIE

Si l'animal n'a pas été abattu précocement pour éviter la contagion ou une trop grande dévalorisation de ses produits et qu'il est débarrassé du parasite ou du virus qui l'a tourmenté, celui-ci peut reprendre le cours normal de son existence. Toutefois, ceux qui ont survécu aux maladies retrouvent difficilement leur forme d'antan et gardent des séquelles physiques qui les handicapent fortement au quotidien pour se déplacer, se nourrir ou se reproduire. C'est le cas de ces ovins boiteux qui ont perdu un ou plusieurs onglons à cause du piétin ou de ceux devenus aveugles du fait de la clavelée. Considérés comme une charge par l'éleveur, ces animaux affaiblis sont alors conduits à l'abattoir où ils sont abattus, par égorgement, pour la consommation humaine.



FIG. 4. — Ovin passant dans un bain d'eau de chaux (Bénion 1874: 483).



FIG. 5. — Ovin saigné à la veine de la joue (Daubenton 1810: 413).

À l'issue de la maladie, la bergerie est plus ou moins bien aérée et désinfectée grâce à un lavage ou à des fumigations à l'aide de diverses substances (thym, ail, encens, soufre, chaux, chlore...). Pendant ce temps, les ovins doivent attendre dans un lieu qui leur est inhabituel (vacherie, grange...), souvent entassés aux côtés d'animaux qui ne leur sont pas familiers et parfois pendant longtemps comme à Poulaines, en 1824, où un troupeau ovins est parqué dans le jardin, « pendant quinze jours, malgré la gelée et la neige » (Gillet 1854: 26). Quand le nettoyage et la désinfection sont achevés, les ovins peuvent alors rentrer dans la bergerie dans laquelle les matières et les odeurs ont pu changer.

Quand un ovins meurt, sa peau, sa laine, sa viande, ses os ou encore son sang sont exploités par les hommes, mais ils sont parfois à l'origine de nouvelles contaminations animales. C'est ce qui arrive, en 1897, à « plusieurs troupeaux conduits au pâturage sur des champs ayant reçu comme fumure du sang d'animaux atteints du sang de rate » ; ils y « contractèrent la maladie et périrent en grand nombre » (Moniteur du syndicat des agriculteurs de l'Indre 1897). Quand tout ou partie du cadavre n'a pas pu être utilisé par les hommes, celui-ci

est généralement abandonné ou jeté n'importe où malgré le spectacle et l'odeur désagréables et en dépit des risques sanitaires. En 1872, le vétérinaire Arthur Brunet se plaint ainsi de voir « abandonner soit dans un champ à l'air libre, soit, le croirait-on, dans la cour même de la ferme » des ovins morts du tournis dont les chiens dévorent ensuite la cervelle et ingurgitent le parasite qui se développe dans leurs intestins puis qui pond des oeufs répandus, avec les excréments canins, sur les terrains où paissent les ovins qui sont contaminés à leur tour. Il regrette aussi que certains cadavres d'ovins soient éliminés « en les plaçant dans un trou peu profond et en les recouvrant ensuite par quelques pelletées de terre seulement », qui plus est dans des lieux inadaptés comme l'intérieur de la bergerie ou les pâturages (Brunet 1872: 8). Progressivement toutefois, les cadavres sont détruits de façon plus sécurisée par des enterrements plus profonds associés à l'usage de la chaux et par la mise en place d'un service d'équarissage. L'animal disparaît alors sans laisser de traces.

CONCLUSION

Au mitan du XX^e siècle, la population ovine du Bas-Berry sort de plus d'un siècle et demi de lents progrès sanitaires. Moins souvent frappés par des maladies qui provoquent chez eux des troubles divers, moins susceptibles d'en mourir par dizaines de milliers, les ovins connaissent une amélioration notable, bien que très progressive et inégale, de leur état de santé entre les années 1780 et les années 1940. Cette diminution de la morbidité et de la mortalité s'explique bien plus par les progrès zootechniques et prophylactiques (meilleure alimentation, logements plus sains, soins préventifs) que par l'impact d'une thérapeutique encore incertaine et généralement trop dispendieuse. Venant compléter l'approche centrée sur les préoccupations humaines afin de saisir l'étendue des relations hommes/animaux, l'adoption du « point de vue animal » permet ainsi de reconstituer une grande partie du vécu des ovins malades, en particulier l'impact des affections et des mesures sanitaires sur leur santé et leur comportement, mais aussi de tracer les grandes lignes d'une condition animale dans le passé.

Depuis cette époque, les effectifs ont continué à fondre et le cheptel ovin bas-berrichon ne compte plus aujourd'hui que 72 000 individus, soit 13 fois moins qu'à son apogée, en 1852, où il dépassait les 900 000 têtes (Fig. 2). Cette déperdition s'explique, dans l'Indre comme dans le reste de la France, avant tout par les mutations socio-économiques. En effet, la mise en culture annuelle d'espaces autrefois incultes grâce au drainage, au défrichement et aux engrais chimiques a réduit les espaces de pâturage des ovins, ces « ramasse-miettes » (Rieutort 1995: 59) d'une polyculture de subsistance alors en voie de disparition. La crise du marché lainier provoquée par la concurrence internationale (Morisset 1934: 156), les insuffisances des industries locales valorisant les produits ovins (laine, peau, lait...) et la préférence nouvelle donnée par la population à d'autres viandes ont limité la rentabilité économique de la production ovine. La pénurie de bergers liée

à l'exode rural favorisé par les salaires supérieurs de l'industrie et des services et au choc démographique de la Grande Guerre ne permet plus d'élever autant d'animaux. Enfin, les prélèvements liés aux conflits, en particulier les réquisitions souvent mal dédommagées de 1914-1918 (Baron in press), ont décimé les troupeaux et découragé nombre d'éleveurs.

Dans ce territoire aujourd'hui dominé par la grande culture intensive, les « bêtes à laine » semblent ne plus avoir vraiment leur place et sont donc en train de s'effacer, progressivement, des paysages et des mémoires.

RÉFÉRENCES

Une grande partie de l'article s'appuie sur les sources manuscrites conservées aux Archives Départementales de l'Indre de Châteauroux (série M en particulier).

- AGULHON M. 1981. — Le sang des bêtes. Le problème de la protection des animaux en France au XIX^e siècle. *Romantisme* 11 (31): 81-110.
- BAILLY J.-C. 2007. — *Le versant animal*. Bayard, Paris, 148 p.
- BARATAY É. 2008. — *La société des animaux de la Révolution à la Libération*. La Martinière, Paris, 191 p.
- BARATAY É. 2012a. — Pour une histoire éthologique et une éthologie historique. *Études rurales* 1 (189): 91-106.
- BARATAY É. 2012b. — *Le point de vue animal: une autre version de l'Histoire*. Seuil, Paris, 388 p.
- BARATAY É. 2013. — *Bêtes des tranchées: des vécus oubliés*. CNRS, Paris, 255 p.
- BARON N. 2014. — Les ovins du Bas-Berry face à la fasciolose hépatique fin XVIII^e-milieu XX^e siècle. *Bulletin de la Société française d'Histoire de la Médecine et des Sciences vétérinaires* 14: 111-121.
- BARON N. in press. — Les animaux de l'Indre pendant la Grande Guerre, in CENTRE DE RÉFLEXIONS, D'ÉTUDES ET DE DOCUMENTATION DE L'INDRE (éd.), *L'Indre et la Grande Guerre (1914-vers 1920)*. Actes du colloque de Châteauroux du 15 novembre 2014.
- BAZIN H. 2008. — *L'histoire des vaccinations*. John Libbey Eurotext, Montrouge, 471 p.
- BÉNION A. 1874. — *Traité complet de l'élevage et des maladies du mouton*. Asselin, Paris, 656 p.
- BERNARD D. 1998. — Entre science et empirisme. Les vétérinaires dans l'Indre au début du XIX^e siècle, in CENTRE DE RÉFLEXIONS, D'ÉTUDES ET DE DOCUMENTATION DE L'INDRE (éd.), *La diffusion des idées progressistes dans le monde rural de la Révolution au XX^e siècle*. Actes du colloque de Châteauroux du 16 mai 1998: 19-51.
- BLANCOU J. 2000. — *Histoire de la Surveillance et du contrôle des maladies animales transmissibles*. OIE, Paris, 366 p.
- BRUNET A. 1872. — *Du tournis des ruminants*. Gaignault, Issoudun, 11 p.
- BRUNET A. 1875. — Relation de nombreux cas de tournis sur les agneaux. *Recueil de Médecine vétérinaire* 1: 33-46.
- BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE DE L'INDRE 1814-1926.
- BURGAT F. 2012. — *Une autre existence. La condition animale*. Albin Michel, Paris, 400 p.
- CHAUMEAU J. 1985 [1566]. — *Histoire de Berry*. Gryphius, Lyon, 365 p.
- D'ALPHONSE F. 1804 [an XII]. — *Mémoire statistique du département de l'Indre adressé au ministre de l'Intérieur*. Imprimerie de la République, Paris, 367 p. + in-fol.
- DAUBENTON L. 1810. — *Instructions pour les bergers et pour les propriétaires de troupeaux; avec d'autres ouvrages sur les moutons et sur les laines*. Huzard, Paris, 480 p.
- DELORT R. 1984. — *Les animaux ont une histoire*. Seuil, Paris, 397 p.
- DESPRET V. 2009. — *Penser comme un rat*. Quae, Versailles, 96 p.

- DESPRET V. 2013. — From secret agents to interagency. *History and Theory* 52 (4): 29-44.
- DOMANSKA E. 2010. — Beyond anthropocentrism in historical studies. *Historien* 10: 118-130.
- FUDGE E. 2013 — Milking other men's beasts. *History and Theory* 52 (4): 13-28.
- GILBERT F.-H. 1795 [an III]. — *Recherches sur les causes des maladies charbonneuses dans les animaux, leurs caractères, les moyens de les combattre et de les prévenir*. Imprimerie de la République, Paris, 72 p.
- GILLET L. 1854. — *Traité sur les maladies charbonneuses comparées à la maladie de sang chez les animaux domestiques*. Joubert-Moreau, Romorantin, 43 p.
- GUILLAUME 1834. — *Instructions sur la clavelée et la maladie aphteuse, affections qui règnent épizootiquement*. H. Cotard, Issoudun, 8 p.
- HEINRICH B. 2000. — *Mind of the Raven*. Harper Collins, New York, 432 p.
- HERPIN J.-C. 1836. — *Mémoire sur une apoplexie charbonneuse de la rate qui a régné épizootiquement sur les bêtes à laine dans les départements de l'Indre et du Cher pendant l'automne de 1834*. Huzard, Paris, 23 p.
- HEURTAULT DE LAMMERVILLE J.-M. 1786. — *Observations pratiques sur les bêtes à laine dans la province du Berry*. Buisson, Paris, 282 p.
- HUBSCHER R. 1999. — *Les maîtres des bêtes. Les vétérinaires dans la société française (XVIII^e-XX^e siècle)*. Odile Jacob, Paris, 440 p.
- HURTREL D'ARBOVAL L. H. 1822. — *Traité de la clavelée, de la vaccination et clavelisation des bêtes à laine*. Huzard, Paris, 318 p.
- LAISNEL DE LA SALLE G. 1875. — *Souvenirs du vieux temps: Le Berry* (volume 1). Ré-édition de 1968, Maisonneuve et Larose, Paris, 415 p.
- MIKLOSI A. et al. 2014. — The personality of dogs, in KAMINSKI J. ET MARSHALLPESCHINI S. (éds), *The Social Dog, Behaviour and Cognition*. Academic Press, London: 191-222.
- MONITEUR DU SYNDICAT DES AGRICULTEURS DE L'INDRE 1897.
- MORIN J. 1954. — *Le mouton berrichon de l'Indre. Ses caractères ethniques. Son intérêt économique*. Thèse vétérinaire, école nationale vétérinaire d'Alfort, 60 p.
- MORICEAU J.-M. 2007. — *Histoire du méchant loup: 3 000 attaques sur l'homme en France (XV^e-XX^e siècle)*. Fayard, Paris, 640 p.
- MORISSET C. 1934. — Le mouton berrichon de l'Indre. *L'Union Ovine*, mai: 153-158.
- MOSS C. 2000. — *Elephant Memories: Thirteen Years in the Life of an Elephant Family*. University of Chicago Press, Chicago, 364 p.
- PAOLINI et al. 2003. — Effets des tanins condensés et des plantes à tanins sur les strongyloses gastro intestinales chez le mouton et la chèvre. *Alter Agri* 61: 17-19.
- PAQUAY R. 2003a. — Comportement social du mouton. *Filière ovine et caprine* 5: <http://www.ficow.be/ficow.site/wp-content/Uploads/Div4.pdf>
- PAQUAY R. 2003b. — Perturbations sociales, bien-être et stress chez le mouton. *Filière ovine et caprine* 6: <http://www.ficow.be/ficow.site/wp-content/Uploads/Div3.pdf>
- PASTOUREAU M. 2007. — *L'ours: histoire d'un roi déchu*. Seuil, Paris, 432 p.
- PEARSON C. 2013. — Dogs, history, and agency. *History and Theory* 52 (4): 128-145.
- RIEUTORT L. 1995. — *L'élevage ovine en France, espaces fragiles et dynamique des systèmes agricoles*. CERAMAC, Clermont-Ferrand, 511 p.
- ROWELL T. 1993. — The social organisation of feral *Ovis aries* ram groups in the pre-rut period. *Ethology* 95: 213-232.
- ROWELL T. 2000. — A few peculiar Primates, in STRUM S. & FEDIGAN L. (éds), *Primate Encounters: Models of Science, Gender, and Society*. University of Chicago Press, Chicago: 57-71.
- SAND G. 1849. — *La petite Fadette*. Méline, Bruxelles, 199 p.
- THEODORIDES J. 1986. — *Histoire de la rage. Cave canem*. Masson, Paris, 289 p.
- THUAU DE BEAUCHÈNE M. 1845. — Lettre. *Recueil de Médecine Vétérinaire* 4: 313-315.
- UDELL M. et al. 2014. — A dog's eye view of canine cognition, in HOROWITZ A. (éd.), *Domestic Dog Cognition and Behavior*. Springer, NewYork: 221-240.
- VALLAT F. 2009. — *Les bœufs malades de la peste. La peste bovine en France et en Europe XVIII^e-XIX^e siècle*. Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 360 p.

Soumis le 18 janvier 2015;
accepté le 21 avril 2015;
publié le 31 décembre 2015.